

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Il baissa les yeux, intimidé, ses mains torturant le carton à dessin qu'il portait sous son bras.

Toute la contrée connaissait le mariage prochain et Pierre l'avait appris comme les autres.

Tout d'abord il n'y avait pas cru.

Cela lui paraissait, chose bizarre, une injustice.

—Vous ai-je fâché ? demanda-t-elle.

—Mais non... En quoi pouvez-vous me fâcher ?

—Alors, pourquoi n'osez-vous me regarder ?

Il releva les yeux. Il le fallait bien. Mais les paupières tremblaient et les yeux étaient vagues, sans regard.

—Je dois vous apprendre mon prochain mariage, Pierre.

—Je le savais, mademoiselle.

—Cela ne diminuera pas votre... amitié pour moi, dit-elle.

—Oh ! non...

Et malgré lui ses larmes jaillirent.

—Pierre, qu'avez-vous donc ?

Il ne répondit pas, essuya ses yeux d'un geste brusque et voulut partir.

Béregère était un peu pâle. Elle comprenait. Mais comme la situation devenait difficile et gênante entre eux, il se hâta d'ajouter :

—Mademoiselle Béregère, j'ignore si votre mariage changera en rien nos relations. Je le crains. Mais quel que doive être l'avenir, je veux que vous sachiez que jamais vous ne trouverez, chez personne, d'affection aussi dévouée que la mienne. Je ne souhaite pas que vous ayez besoin que je vous le prouve un jour. Cependant, écoutez-moi, Béregère... Ma vie est bien peu de chose auprès du bonheur que je désire pour vous. Si donc quelque jour votre bonheur n'est possible qu'au prix d'un grand sacrifice, je vous supplie de vous souvenir de moi. Je donnerai ma vie avec joie, avec reconnaissance, pour être sûr que le sourire n'abandonnera pas vos lèvres. Et je n'aurai jamais été aussi heureux qu'en mourant ainsi...

Plus ferme, la tête haute, les yeux séchés, il dit encore, après un court silence qui accentua ses paroles :

—Ce ne sont pas de vains mots, ni des phrases en l'air, vous savez ! Souvenez-vous-en bien...

Et il s'enfuit, disparaissant au détour d'un sentier, dans la direction de la verrerie, sans plus tourner la tête.

Et Béregère, pensive, murmurait, le cœur gros :

—Il m'aimait, le pauvre garçon !

Voilà pourquoi, au bonheur d'être bientôt la femme de Valentin de Sévérac, l'élu de son cœur, se mêlait la tristesse inspirée par le souvenir de Pierre Jourdan.

Et voilà pourquoi un matin, Mme d'Hautefort ayant voulu retourner à Vilvaudran une dernière fois avant le mariage, Béregère refusa de l'y accompagner.

Elle ne voulait plus rencontrer Pierre.

—Le temps le guérira, se disait-elle.

En vérité, elle l'aimait si franchement, le pauvre garçon, qu'elle ne voulait plus s'exposer à le rencontrer. Son cœur se serait fondu, et elle eût pleuré peut-être, elle aussi, en voyant pleurer l'ami de son enfance.

Sa mère partit seule.

Elle était depuis trop longtemps heureuse, Clotilde.

C'était ce jour-là que devait finir son bonheur...

V

Vilvaudran est un magnifique château du seizième siècle, bâti à quelques centaines de mètres de l'endroit même où le Loiret prend sa source.

C'est, de toute la Beauce, de tous les environs d'Orléans surtout, le site le plus pittoresque.

Une immense pièce d'eau s'étend derrière le château et les arbres du parc, de très beaux et de très vieux arbres, y baignent leurs racines depuis des siècles.

L'intérieur était somptueusement meublé.

Propriété de Mme d'Hautefort, mère de Daniel, celui-ci en avait hérité et l'avait entretenu avec un soin pieux, car il y retrouvait à chaque pas des souvenirs de celle qui avait veillé sur son enfance.

Le parc était vaste, non clos. C'était plutôt une forêt qu'un parc et les oiseaux y avaient fondé des colonies d'autant plus nombreuses que dans les environs, pas un arbre, pas une haie, pas un buisson, ne venait donner de l'ombrage et rompre l'uniforme monotonie de la vaste plaine beauceronne, aux riches moissons.

Clotilde se rendait toujours à Vilvaudran en voiture.

Il y avait à peine un quart d'heure qu'elle avait quitté l'hôtel, qu'un homme de vingt-cinq à trente ans, au plus, assez élégant, d'une mise qui pouvait même passer pour prétentieuse plutôt que distinguée, sonnait à l'hôtel.

Le concierge se présenta.

—Je voudrais parler à Mme d'Hautefort.

—Madame vient justement de sortir.

—C'est vrai, ça, au moins ? fit l'inconnu avec insolence.

—Oui, madame est à Vilvaudran... et si c'est à madame que vous désirez parler particulièrement.

—A elle seule.

—Eh bien, vous la trouverez à Vilvaudran.

—Il y a loin ?

—A pied, une heure environ.

—Merci. Le chemin est facile à trouver ?

—Oh ! les touristes ne manquent pas. Tout le monde vous l'indiquera.

—Je vais donc à Vilvaudran.

—Si monsieur, par hasard, ne rencontre pas madame, quel nom devrai-je annoncer à madame, en lui rendant compte de la visite de monsieur ?...

—Ah ! mon nom ?... oui, au fait...

—Madame connaît monsieur ?...

—Pas le moins du monde.

—Si monsieur veut me remettre sa carte...

L'inconnu tira de sa jaquette un élégant portefeuille et prit une carte qu'il tendit.

La carte portait :

LAFISTOLE

L'homme se retira.

Le premier passant venu lui indiqua le chemin à suivre et quelques minutes après Lafistole, chantonnant, très gai, faisant tourner son jonc à poignée de bois de cerf, dernière mode, suivait allègrement la jolie route qui conduit à Vilvaudran.

C'était un assez joli garçon que Lafistole ; grand, mince, vigoureux, blond aux yeux bleus, des yeux narquois, cerclés d'un trait noir, indiquant la vie à outrance.

Comme il faisait assez chaud en cette journée-là, il ôta son chapeau, essuya son front et s'arrêta pour respirer.

Il perdit à se découvrir, car il était à peu près entièrement chauve.

—C'est curieux, murmura-t-il, comme il y a des jours où l'on voit la vie en rose !

Lafistole, sans doute, était dans un de ces jours-là.

Il prit une cigarette dans un étui de nacre agrémenté d'argent et orné de son chiffre. Dans un autre étui, en vieil argent, orné lui aussi de son chiffre en or, il prit une allumette et se mit à fumer avec délice, marchant allègrement, respirant à pleins poumons, les yeux très gais.

Evidemment Lafistole aimait la campagne.

Lorsqu'il arriva devant Vilvaudran, il admira tout d'abord, en connaisseur, la belle situation du château, l'élégante ordonnance du jardin très soigné et le magnifique paysage qui se déroulait sous ses yeux.

Puis il jeta sa cigarette, la dixième depuis Orléans.

—Soyons Régence ! murmura-t-il.

Il pénétra dans le jardin. Il n'y avait à cet instant personne et il allait se diriger vers le château quand il avisa une femme qui suivait l'avenue principale du bois.

Il s'approcha d'elle.

C'était justement Mme d'Hautefort.

A la vue de l'inconnu qui se dirigeait vers elle, Clotilde s'arrêta et attendit.

Chapeau bas, profondément incliné, les talons rapprochés, Lafistole saluait les coudes au corps avec une torsion du cou qui faisait jouer la tête, pareille à ces magots chinois qui se dandinent sans cesse.

—Serai-je assez heureux pour m'adresser à Mme d'Hautefort elle-même.

—En effet, monsieur, dit Clotilde intriguée.

—J'ai besoin de causer avec vous.

—Je vous écoute... Mais à qui ai-je l'honneur ?...

—Lafistole, madame...

Et comme ce nom ne rappelait rien à Clotilde, il ajouta :

—Caisier de Me Georges Chavarot, notaire, rue Saint-Georges.